



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

VOL. I.—No. 10.

QUÉBEC, SAMEDI, 15 JUIN 1878.

PAIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

FEUILLETON DU "CANCAN."

15 JUIN 1878.—No 1.

LES NEZ LONGS ET LES NEZ COURTS.

Écoutez, jeunes gens, écoutez bien jeunes filles. Écoutez-moi pères et mères et vous tous, tant en général qu'en particulier, qui avez des garçons ou des demoiselles à marier, ou qui vous disposez, pour votre propre compte, à faire cette affaire importante.

Car ce n'est pas une plaisanterie que le mariage, mesdames et messieurs ; quand on est marié, c'est pour toujours, du moins pour celui, ou pour celle, qui descend, avant l'autre, dans la boîte de sapin ; d'ici, quiconque se permettra de rire, paiera un son.

Chacun est libre de passer ces pages sans les lire : seulement, s'il lui arrive malheur, je déclare, formellement, que j'en lave les mains ; et je fais cette protestation solennelle en posant la main gauche sur ma pipe : serment redoutable aux dieux mônes.

Ceux qui ne sauront pas lire, sont invités à prier quelqu'un, plus lettré, de leur rendre ce signalé service, les ignorants eux-mêmes étant exposés à faire des sottises ; quoiqu'en général, j'en conviens, on y soit plus sujet quand on a de la littérature.

Cette préface nécessaire étant heureusement terminée à la satisfaction général, j'entre de suite en matière, dans l'intention très-rare parmi les auteurs de nos jours, de la traiter tout à fait en conscience, et avec le plus louable désintéressement.

Le genre lu main se divise en deux espèces principales, savoir : l'espèce de ceux qui regardent en bas, et l'espèce de ceux qui regardent en haut : on reconnaît les uns et les autres à un signe caractéristique ; c'est-à-dire que les premiers ont le nez excessivement courts, et les seconds, remarquablement long.

Il semble que ce devrait être le contraire, à cause de la loi de la gravitation ; mais l'expérience prouve que la chose se passe ainsi. Or, à un fait avéré, il n'y a rien à répondre, car rien

n'est resté comme un fait. Au reste, les plantes suivent généralement la même règle.

L'espèce qui regard en bas est infiniment plus avisée que l'espèce qui regarde en haut ; elle connaît mieux ce qui se passe sur la terre, prise d'avantage le petit verre et les gros sous, ne se trompe jamais de poche à son préjudice et ne croit ni à la lune ni au soleil.

L'espèce opposée, au contraire, connaît et apprécie l'astre qui donne la lumière, et estime même les étoiles ; elle est souvent victimes des fripons, et quand on l'invite à faire comme les autres elle a la bonté de vous répondre : ce n'est pas dans mes mœurs.

En matière de mariage, il est utile de savoir laquelle des deux camps vous désirez appartenir, ô vous qui... étudions donc la théorie dans ses résultats puisqu'il n'est pas dans l'habitude des pommiers de produire des raisin, ni des fraises.

A tout seigneur tout honneur ! En vertu de la loi des majorités, nous commençons notre examen par l'étude de l'espèce dite des nez courts, ils connaissent des mariages de trois sortes : le mariage de convenance, le mariage d'intérêt, et le mariage d'inclination.

Mariage de convenance veut dire celui de deux bourses également garnies mariage d'intérêt signifie association d'une bourse plate avec une bourse pleine ; le mariage d'inclination est la réunion, ordinairement, de deux bourses aux trois quarts vides.

Dans le mariage de convenance, habituellement c'est papa qui décide : dans celui d'intérêt ; le plus souvent c'est maman qui conseille : quant au mariage d'inclination, il ne requiert absolument l'intervention ni de maman ni de papa.

Les grands événements demandent la peinture : nous essaierons donc de peindre ; nous prendrons nos modèles parmi des camarades, mais si, par hasard, la chaussée d'Antin désirait se les approprier, elle n'aurait qu'à leur donner des gants paille, des bottes vernies trois kilos de faux cheveux, une odeur de patchouli, avec un lorgnon dans l'œil ils seront alors, tout juste à son niveau.

Quoique les mariages soient écrits dans le ciel, nous supposons que nos héros n'ont jamais regardé de ce côté.

là. Cette supposition n'ayant absolument rien que de très-admissible, vu les habitudes de l'espèce en question, nous prenons la palette et le pinceau : du silence ! voilà le premier acte qui commence.

I.

LE MARIAGE DE CONVENANCE.

Quel est donc ce vacarme que j'entends dans la grande rue du bourg de Laffé ? Les chiens aboient sur tous les tons, les poales épouvantées s'ensuient à toutes jambes du côté de leurs juchoirs, et les effrontés moineaux, troublés dans leur picorée, se perchent en caquetant, d'un air mécontent et surpris, sur le faite des toits d'alentour.

Les petits enfants, d'une main accrochés aux jupons de leurs mères, et de l'autre tenant un morceau gras et fumant de galette chaude, ouvrent des yeux aussi larges que leur bouche, sur l'événement qui passe. Tout le monde est aux portes et attend : Est-ce une révolution qui vient : est-ce une dynastie qui s'en va ? mieux que cela ; c'est une noce qui défile.

Où, vrai ment, c'est une noce. C'est même la plus belle noce qui se soit vue dans l'endroit, de mémoire de beau. C'est la noce, messieurs, de Théocrite Roupillat, fils de Jérôme, bûcheron du village, et de Fanny Tirpet, hériitière de Paubergiste du lieu, à l'enseigne du Lion-d'Or.

Le jeune Théocrite et la légère Fanny, aux cheveux couleur de feu, se sont vus au bal, connus à la foire, aimés au cabaret. Cette grande époque dura huit jours, après lesquels le père Roupillat, s'adressant à son fils, lui dit : Théocrite, pose ton cigar, j'ai à te parler d'affaires ; et Théocrite répondit : Ça n'empêche pas de fumer, parlez toujours.

— J'ai vu Tirpet : sa fille aura trente mille livres, mille écus en se mariant ; tu en auras à peu près autant. La petite s'entend au commerce. C'est elle qui est déjà, malgré son jeune âge, chargée de mêler l'eau au vin dans l'auberge, en proportion du degré d'ivresse où sont parvenus les buveurs. Les parents consentent à te la donner pour femme : ça te va-t-il ? Et Théocrite

répondit : Autant celle-là qu'une autre, ça me va.

Le notaire avait rédigé l'acte sur du papier timbré : on avait choisi le régime dotal comme étant celui des gens comme il faut. On avait passé à la mairie, où le maire lui-même, le maire en propre personne, le maire, ceint de son écharpe, couleur du temps, avait reçu les serments des futurs, et leur avait, avec un accent solennel et une majesté olympienne, donné lecture de l'article 213 du Code civil.

S'il nous était permis de parler ici politique, nous dirions que le législateur aurait bien pu choisir un numéro autre que celui-là pour son article. Le nombre 13 portant infailliblement malheur ce n'est que pour ce motif que presque tous les mariages tournent si mal. Mais personne n'y prit garde, et le cortège se mit en route pour se rendre à l'église.

Le violon marchait en tête, râlant son instrument d'un air superbe. Le marié, dormant le bras à Mme. Tirpet et la mariée appuyée sur celui du père Roupillat, le suivent, marchant au pas de charge, et portant, au jupon, de gros bouquets de fleurs de talc, enfermées de perles en verre soufflé et garnies de feuilles de papier d'argent.

La mariée porte, sur la tête, un voile de tulle et une couronne de fleurs d'orange. Cela veut dire quelque chose très-probablement ; j'ai demandé, à des apothicaires instruits, à quoi l'orange pouvait servir ; ils m'ont répondu que les fleurs de ce végétal servaient à faire l'eau du même nom.

Le garçon d'honneur et les filles aînées appelées, les oncles et les tantes, les cousins et les cousines, et les cousins des cousins, avec les amis et connaissances viennent ensuite, deux à deux, formant le reste de la bande joyeuse. Pendant la route, les anciens devisent de leur bonheur passé à pareil jour. (L'imprimeur aura soin de laisser la virgule à sa place) ; les jeunes gens s'entre-déshent.

Le curé attendait depuis une heure, en bougonnant, comme de juste ; le sonneur tirait sur la cloche comme un vrai désespéré : son zèle était si grand que la brochette en bois qui retenait son pantalon, s'étant tout-à-coup brisée cet objet de toilette si essentiel, pour

tant, et si convenable dans un pays civilisé, lui tomba sur les talons juste au moment où la tête du cortège pénétrait sous le porche du lieu saint. Heureusement qu'il ne faisait pas de vent ce jour-là.

(A continuer.)

LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 15 JUIN 1878

POLITIQUE.

Le Cancan va tous les jours entendre les discussions qui se font dans l'Assemblée législative, quoique ce soit un sujet de scandale pour lui il se croit obligé de le faire.

Là il apprend à mentir avec agrément, à se servir de la parole tout justement pour déguiser sa pensée, et lorsqu'il va dans l'intimité gouvernementale, il apprend aussi à acheter la conscience des députés et à se vendre en vraie tête de bétail.

Des deux côtés de la chambre les orateurs abondent, ils n'ont qu'un but, c'est de parler longtemps. Ces grands hommes d'état ne s'occupent fort peu s'ils parlent bien ou mal, c'est indifférent pour eux.

Voici pourquoi on parle si longtemps : par c'est Price qui est... les filles, un autre... dont l'ardeur... est absent.

qu'on a besoin... monde et qu'il faut... leur retour pour voter.

Cependant le jour néfaste est arrivé, et mardi on a pris le vote.

Le Cancan y était en personne et il en a encore les nerfs tout excités tant la chose était navrante. Les deux côtés de la chambre étaient à la torture l'opposition nous a paru très pâle et le gouvernement couleur farine. Tous les yeux étaient fixés sur le député de Chicoutimy, c'était la lumière de salut mais hélas ! cette lumière n'a brillé ni pour l'un ni pour l'autre des deux partis, pourtant je me trompe, elle ne brillait pas elle a servi les intérêts de l'opposition et le gouvernement a été battu par deux fois.

Le Cancan en a frémi dans tous ses membres pour le beau système d'économie qui devait nous régir. Heureusement que M. Joly est

pas mal têtue, il a déclaré se fier de la majorité de la chambre et vous voyez que la persévérance finit toujours par récompenser ses adeptes car le gouvernement a gagné un vote le lendemain grâce à l'indépendante voix de l'orateur.

DE PLUS EN PLUS ÉCONOMIQUE.

Malgré toutes les belles utopies qu'aurait pu rêver l'hon. M. Joly pour le plus grand bien du pays ; en dépit de tous les magnifiques projets qu'il aurait mis à exécution dans le but de sauvegarder les intérêts du pauvre peuple, il a été faible auprès de l'admirable amélioration que nous allons expliquer plus bas.

Il a été submergé, abimés, outrepassé, surpassé d'au moins cent comtes par l'illustre, ignorant et compacte M. Boutin, député de Belchasse.

Cet archi-bête monsieur n'a qu'un projet en tête et il ne poursuit que lui, il voit avec peine l'agglomération considérable de belliers qui peuplent les bergeries de notre province, lesquels belliers travaillent au point du tout au bien commun de la société, mais grâce à ce monsieur et au secours qu'il doit recevoir du théoricien Blais, du léger Charles Langeher et même nous pouvons dire que nous tenons de source certaine que le prolige M. Bergerin qui tout en étant conservateur est le grand ami du pro-

grès, doit faire un magnifique discours en lui-même pour appuyer M. Boutin.

Ce grand législateur doit, en temps opportun, présenter un bill intitulé "Acte pour la soustraction des belliers et multiplication des mères moutons."

Après mainte considération ce bill finit par conclure et ordonner qu'il n'y aura plus désormais qu'un seul bellier par chaque comté de la Province.

A TRAVERS LES PORTES.

On nous raconte qu'une farce bien montée égaya les dernières heures de la session fédérale.

Un matin fit courir le bruit qu'un député s'était enfui avec une femme mariée, sur ce, grand scandale.

On se demandait tout bas à quel parti appartenait ce député, et triste aventure on citait le nom d'un conservateur.

Les fidèles du parti éclataient naturellement en gémissements d'autant plus puissantes qu'ils pressentaient déjà leur parti voué aux censures libérales. Hélas ! que deviendraient pour eux, sous cette circonstance, la sympathie du clergé, acquises depuis si longtemps.

On chercha le nom du député en bonne aventure.

Le tout était vrai.

Un conservateur était réellement parti avec une femme mariée, et qui plus est, c'est que jusqu'aux dernières nouvelles il a continué à rouler sa bosse avec la même femme, mais cette femme c'était la sienne.

Le curé, auteur du nouveau recul, de l'histoire défila tout le rouleau.

Est-ce à cause du nom de leur comté que les gens de Beauharnais se croient obligés d'envoyer une espèce de cheval en parlement ? Quand bien même le harnais serait encore plus beau, il ne l'en départirait pas moins. Heureusement que ses constituant s'emblaient l'avoir muselé avant de partir, car, "sans mentir, si son ramage se rapportait à son plumage, il serait le phénix des hôtes de ces bois."

Monsieur Arthur Turcotte, épicer sur la rue St. Joseph, fit savoir au public en général et à ses amis en particuliers, qu'il n'est pas le nommé Arthur Turcotte, député des Trois-Rivières, qui s'est vendu au Gouvernement Joly pour une place d'orateur, et du sonnant.

Monsieur Turcotte, épicer, n'a pas encore dérogé aux lois de l'honneur, il continuera comme par le passé à avoir en main un large stock d'épicerie qu'il vendra à bon marché aux conservateurs et aux libéraux indistinctement.

Ce monsieur a de plus un lot considérable de bonne gomme à mâcher qu'il vendra à un prix très-réduit ; il se propose ainsi de donner un cours public pour montrer à mâcher de la gomme avec agrément. Nous concevons aux amateurs de profiter de cet avantage, car nous connaissons M. Turcotte pour un homme intelligent qui saura conduire ses leçons à bon fin.



M. JOLY ET LES GRÉVISTES.

Panem et circences.— Du pain et des élections.

Les grévistes en chœur.—Pas de Thibault

C'est une piastre qu'il nous faut.

Le chef de la bande —Allons, papa Joly, puisque nous vous avons grimpé au pouvoir c'est le temps de vous montrer généreux et de nous avoir de gros gages.

M. Joly —Avec la courtoisie qui m'est particulière, avec.....

Plusieurs voix.—Pas ça, pas ça

M. Joly.—Je parlerai à Pitou et Cimou, mes chers amis, et je leur dirai d'augmenter, votre salaire, je me servirai de toute mon influence auprès d'eux.

Le chef.—Pas de blagues, ce n'est bon que dans les élections, dans la vie privée ça ne mêt pas de pain sous la dent, nous voulons des Job du gouvernement rouge.

M. Joly.—Ah pour cela messieurs, bernique ; il y a encore trop de conservateur. Je vais dire au Grand Luc de découdre encore un bouton à la constitution et ensuite nous verrons.

FLANERIE.

Suite.

ous vous avions promis, chers amis, sur le dernier numéro du *can*, de vous faire partager fraternellement avec nous la somme énorme de sorte de bonnes choses immortelles que nous recueillons dans le marche quotidien.

tant d'entrer en matière nous nous avons un avertissement salutaire à donner, et ce conseil nous le donnons pour l'avenir. Malgré l'invincible d'urbanité que nous avons à qui que ce soit de venir nous parler à notre bureau, nous n'avons personne, le goût des lettres s'en va comme tout le reste dans notre Québec.

par hasard quelqu'un accue la chose qui l'enchevêtre, mêt de côté l'affaire matérielle dans le but de se réchauffer son intelligence à son foyer, nous ne voudrions pas lui arrivât malheur et c'est pour que nous allons l'avertir d'une

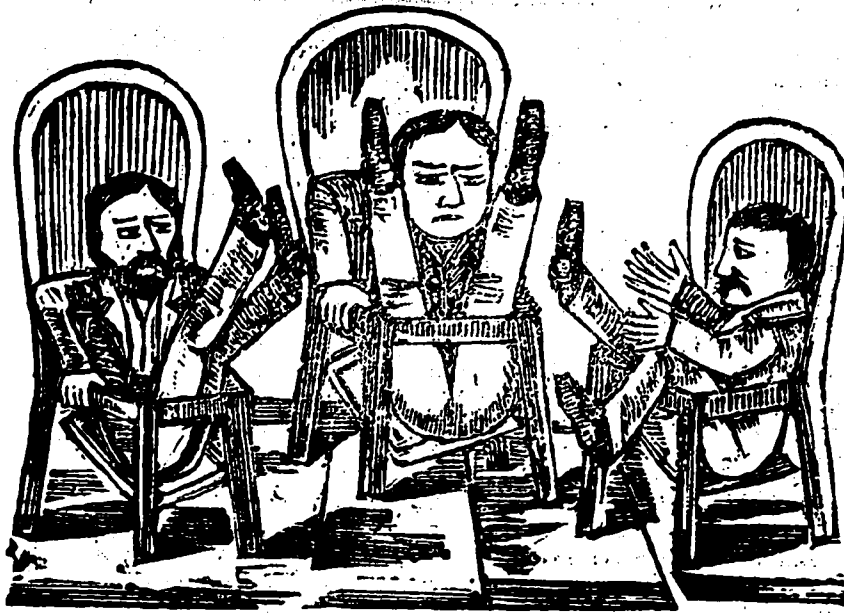
orsque vous aurez tourné au coin école des frères pour vous lancer le dédale de ruelles que nous vous déjà signalé; nous vous conseillons si vous avez la vue courte, sujetter solidement votre lognon l'arcade sourcilieuse; si les articulations de vos jambes ne sont pas très sèches, agitez-vous les avec de l'huile vive; si vous n'avez pas la tête sûre et si vous êtes sujet au vertige, procurez-vous une longue perche de cirque.

ous allons vous dire à présent quoi toutes ces préparatifs: c'est voyez-vous, le parapet n'est pas bon et lorsque vous le percez, savez tout à fait l'air d'un homme percé, il est parsemé de trous, de trous de fils tendus, etc. Pour voir ces difficultés il faut une bonne vue, et les apercevoir dans toute leur ensemble, il faut avoir l'œil synthétique de Paigle, juger s'il faut une perche de lognons.

Il est aussi nécessaire d'avoir l'agilité du tigre pour escalader la multiplication de petits perrons qui interrompent le trottoir, on est encore sous le régime du bon vieux temps par-là, les perrons ne sont pas encore prohibés, mais il est certain que si jamais le *Cancon* devient la corporation, il exclura de la société.

l'arrive à la partie la plus navrante nos difficultés, aux fils tendus. A l'aide de ces fils sont représentés des espèces de *runners* très étroits, ordinairement vous n'avez qu'une alternative, soit que vous tombiez sur le côté, soit que vous tombiez de l'autre, c'est de la boue partout, en voilà assez pour vous prouver l'opportunité d'une perche d'acrobate, et si vous y passez sans culbute, je vous proclamerai de suite l'égal de l'indien.

A vous de reconnaître jusqu'où peut aller le désir d'être utile au genre humain! Nous nous sommes habitués à parcourir cette route, qui n'est certainement pas aussi agréable que la



M. JOLY VEUT CHANGER SON MOBILIER PARCE QUE TROIS DE SES MINISTRES SONT ENFONCÉS.

route fleurie de l'enfer, avec autant de sûreté et d'aplomb que si nous marchions dans un chemin parfaitement planche. Par là même toutes nos facultés sont à leurs postes, notre esprit et notre entendement jouissent d'une paix profonde et nous pouvons à toute instant entendre les quiproquo de nos commères de St. Sauveur et raisonner sur leur portée.

Jusqu'à présent nous ne vous avons montré que le mauvais côté de la médaille, il s'agit maintenant de vous en faire connaître les beautés et les charmes, transportez-vous en esprit avec nous.

Croyez-vous, par hasard, qu'il n'est pas agréable, à la fin d'une belle journée d'été, lorsque le soleil fâcheur de nous laisser, verse des torrents de lumière sur la ville, pour se concher ensuite derrière les montagnes; lorsque la tendre brise du soir se joue dans nos cheveux; mais surtout lorsque toutes les commères après une longue journée de labeurs et de propos malsonnants sur le compte du prochain, se posent en duchesse dans une large chaise berceuse sur le perron de leurs maisons pour causer politique, théologie, finance ou n'importe quoi. Ordinairement elles prennent une attitude caractéristique pour cette occasion. On les voit la cône posée un peu plus sur le derrière de la tête que dans le cours de la journée, les attaches sont rejetées sur les oreilles, elles ont les mains croisées sur l'abdomène, la mine discrète comme des visitandines, les yeux brillants de nouveau, la bouche toute grande ouverte et la langue bien effilée.

Arrêtons-nous pour un instant ici, en voici deux modestement assises sur la galerie, elle sont face à face, et sur chaque côté de la rue, dans peu vous allez les entendre cocasser.

Tiens, ça commence, en voici une qui tousse: hum! hum!

Qu'as-tu donc ma pauvre Gertrude? tu tousse bien fort aujourd'hui.

Gertrude:—Ne m'en parle par ma chère Cunégonde, mon mari est allé à la chambre hier au soir et il est revenu très tard. Et puis tu sais que je

suis inquiète de ma nature, j'ai veillé toute la nuit pour l'attendre; mais aussi je n'ai pas perdu mon temps, il avait beaucoup de nouveau quand il est arrivé.

Cunégonde.—Dis-moi toujours un peu quoi ce qu'il t'a conté.

Gertrude.—Ah bien tu pourrais lire cela sur l'*Eclair* aujourd'hui.

Cunégonde.—On ne reçoit pas ce journal-là, il ne débite que de la blague et puis c'est Pitre à Ki-Ki qui l'écrit, en un mot nous sommes bleus, tu dois le savoir.

(A continuer.)

UN SERMON EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE M. NISARD.

Mes chers Frères,

Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs, car enfin Dieu est bon, mais qui aime bien, chatie bien. Il ne suffit pas de dire: "Je me convertirai"; ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent. Un bon rien vaut mieux que deux tu l'auras: Il faut ajuster ses flûtes et ne pas s'endormir sur le côté; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va, et quelquefois on tombe de fièvre en chaud mal; l'on troque un cheval borgne contre un aveugle.

Au surplus, mes frères, honni qui mal y pense. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre; à décroasser un Meure on perd son temps et son savon; et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a pas soif. Suffit, je parle comme Saint-Paul, la bouche ouverte, et pour tout le monde; et qui se sent morveux se mouche; ce que je vous en dis n'est pas que je vous en parle; mais comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait et ne vais pas chercher midi à quatorze heures.

Oui, mes frères, vous vous amusez à la montarde, vous faites des châteaux en Espagne, mais prenez-garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris; il fait d'abord patte de velours, mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turcs en Maure, et alors vous aurez

beau vous chatouiller pour vous faire rire et faire le bon apôtre, vous en aurez tout du long et tout du large; si que qu'un revenait de l'autre monde et qu'il en apportât des nouvelles, alors on y regarderait à deux fois; chat échaudé craint l'eau froide; quand on sait ce qu'en vaut l'aune on y met le prix, mais là-dessus les plus clairvoyants n'y voient goutte; la nuit tout les chats sont gris, et quand on est mort c'est pour longtemps.

Prenez garde, dit un grand, n'éveillez pas le chat qui dort; l'occasion fait le larron, mais les battus paieront l'amende; fin contre fin ne vaut rien pour doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, et à la chandeleur sont les grandes douleurs. Vous êtes à l'aise comme rats en paille; vous avez le dos au feu, le ventre à la table; on vous prêcha et vous n'écoutez pas; je le crois bien ventre affamé n'a point d'oreilles; mais aussi, rira bien qui rira le dernier; tout casse, tout passe, tout lasse; ce qui vient de la sôte retourne au tambour, et l'on se trouve le derrière entre deux sibles; mais alors il n'est plus temps c'est de la montarde après dîner: il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux son dehors.

Souvenez-vous donc bien, mes chers frères, de cette leçon; faites vie qui dure; il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts; qui trop embrasse mal étreint, et qui court deux lièvres à la fois n'en prend point. Il ne faut pas non plus jeter le manche après la cognée. Dieu a dit: aide-toi et je t'aiderai. N'est-ce pas marchand qui toujours gagne; quand on a peur du loup il ne faut pas aller au bois; mais contre la fortune il faut faire bon cœur; battre le fer tandis qu'il est chaud.

Un homme sur la terre est toujours sur le qui vive. On ne sait ni qui vit ni qui meurt; l'homme propose et Dieu dispose; tel rit au dimanche pleurera; il n'y a que le cheval qui ne bronche; qui du loup on en voit la queue.

Oui, messieurs, aux yeux de Dieu tout est égale, riche et pauvre, n'importe. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, les riches paient les pauvres et ils se servent souvent de la patte du chat pour titer les marrons du feu hors; mais chacun pour soi et Dieu pour tous. Un auteur a dit: Chacun son métier, les vaches seront bien gardés; il ne faut pas que Gros Jean remontre son curé; chacun doit se mesurer à son aune, et comme on fait son lit on se couche; tous les chemins vont à Rome, dit-on, mais il faut les connaître et ne pas prendre ceux qui sont pleins de pierres; il faut aller droit en besogne et ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Quand on veut son salut, voyez-vous, il faut y aller de cul et de tête, comme une corneille, qui abat des noix. Si le démon veut vous dérouter, laissez-le hurler, chien qui aboie ne mord pas, soyez bon cheval de trompette, ne vous effarouchez pas du bruit. Les méchants vous riront au nez, mais c'est un rire qui ne dépasse pas le nœud de la gorge; au demeurant, chacun son tour, et puis a

chaque oiseau son nid semble beau ; après la pluie le beau temps et après la peine le plaisir. Mais laissez dire, allez ; trop gratter cuit, trop parler nuit. Moquez vous du qu'en dira-t-on et ne croyez pas que qui se fait brebis, le loup le mange. Dieu a dit : " Plus vous serez humiliées sur la terre, plus vous serez élevés au ciel. "

Ecoutez bien ceci, mes enfants : je vous parle d'abondance de cœur, il n'est qu'un mot qui sauve : il ne faut pas tant de beurre pour un quarteron. Quiconque fera bien, trouvera bien. Les écrits sont des mâles et les paroles sont des femelles, dit-on, mais on prend le bœuf par les cornes, et l'homme par les paroles, et quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

Faites donc de sérieuses réflexions, mes frères, choisissez d'être à Dieu ou au diable, il n'y a pas de milieu ; il faut passer par la porte ou par la fenêtre ; vous n'êtes pas ici pour enfilser des perles, c'est pour faire votre salut, le démon a beau pour dorer la pilule, quand le vin sera versé il faudra le boire et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au reste, à l'impossibilité nul n'est tenu ; je ne veux pas vous sauver malgré vous. On dit que ce n'est rien de parler, le tout est d'agir, et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de fuir mes orgues et de tirer mon épingle du jeu ; alors quand je serai sauvé, arrive qui plait. Allez au diable je m'en lave les mains.

UNE HEROINE.

Quand un crime est commis dans le but de sauver une chose sainte et sacrée comme la liberté d'un peuple ou l'honneur d'une femme, est-ce un crime ?... Si la loi dit oui, l'histoire, la conscience publique disent non. La tête d'Holopherne a fait un piedestal à Judith ; le couteau à manche d'ivoire de Charlotte Corday lui a buriné dans l'histoire une page indélébile, en a fait une héroïne, et le récit suivant, quoique dans un ordre d'idée bien inférieur, a aussi immortalisé l'héroïne qui en est l'auteur. C'était pendant la guerre franco-allemande de 1870 71. La horde prussienne marchait facilement, sans encombre et sans gloire, sur le sol ouvert de la France meurtrie, trahie et lâchement vendue.

Comme une nuée de corbeaux dans les bois, dans les bourgs, sur les chemins, tandis que leurs officiers habitaient les châteaux, desquels, comme la pie voleuse, ils enlevaient tout ce qui reluisait : pendules et argenterie ! au centre de la Touraine, ce jardin fleuri de la France, un château élégant et coquet mirait ses blanches tournelles dans les ondes limpides de la Loire, comme une jeune fille mire son frais et rose mirois dans une glace de Venise. Là, vivait une des plus nobles, des plus grandes et des plus anciennes famille de France : le père, la mère et leur jeune fille, avec un nombreux personnel domestique.

Quelques temps auparavant ils étaient quatre, mais à peine le premier coups de canon avait-il été tiré sur les bords du Rhin, que le noble héritier de la maison, le vicomte Gontran, avait attaché à son ceinturon l'épée de ses ancêtres et était parti pour défendre la Patrie. Son ami d'enfance, le baron Lionnel, fiancé à sa sœur, la douce et gracieuse Blanche, était aussi parti avec

lui. En attendant d'être frères par alliance ils étaient frères d'armes, à la vie à la mort.

Ils partirent hardis, fiers et intrépides comme des lions, et après avoir noblement combattu, ils tombèrent tous deux, le même jour, sous les balles empoisonnées des Bava-rois. Le jour où cette triste nouvelle fut connue, le château s'habilla de deuil : les che-reux du comte blanchirent, la com-tesse se mit au lit pour ne plus se relever, et les yeux azurés de Blanche, comme une matinée de printemps, s'emplirent d'une tristesse qui la rendait plus belle encore. Le soir même de la fatale nouvelle, la horde allemande entrallissait le pays, non comme des soldats, des guerriers, mais bien comme des bandits, comme un troupeau de loups dévorants de Sibérie, comme une peste, car elle répandait dans l'air si pur et si embaumé de la Touraine une odeur de chou-croûte, de suif et de cuir qui prenait à la gorge et terrassait l'éclat des fleurs.

Un détachement de cent hommes et de cinq officiers entra brutalement au château à l'heure du coucher. Comme toujours, les officiers prirent les plus beaux appartements tandis que les soldats étaient remisés à l'écurie. O peuples ! Vous qui faites trop souvent de la guerre pour le bon plaisir et le caprice de vos rois, rarement pour vos libertés, rappelez-vous donc en temps de paix comment on vous traite quand vous allez cueillir des lauriers au prix de votre sang !... Ces traîneurs de sabre entrèrent dans le château comme une bande de portefaix avinés qui entre dans un lupanar. Ils furent insolents, grossiers, et étalèrent l'ordure de leurs bottes sur les meubles de bois de rose et de satin bleu qui meublaient le salon. Ils fumaient, chiquaient, crachaient sur les tapis comme des charretiers de la compagnie Richer, à peine eurent-ils pris possession du château qu'ils sonnèrent à ébranler les murailles. Personne n'ayant répondu à leur appel, le plus jeune d'entre eux, un gamin, breveté par privilège de naissance du titre de capitaine, cassa une glace d'un coup de revolver. La manie du meurtre est si forte chez quelques na-tures qu'il leur faut quelque chose à tuer, ou à casser. Au bruit du coup de feu et du bris de la glace, un vieux domestique parut.

— " Te voilà sioux trôle, lui cria d'une voix brute le casseur de glace, allons ! t'ap-tes-toi : apportes-nous des cigares, de l'absinthe, du madère ; ensuite à dîner ; des faisans du gibier, des truffes, du vin, et sur-tout n'oublie pas le champagne. Il lui intimait cet ordre en français, avec un accent german fortement prononcé. Mais, mon officier, o-a dire le vieux domestique, nous n'avons rien de tout cela au château. Ah ! tu n'as rien de tout cela hmla le Prussien. Rai-on de plus pour que nous en ayons ; qu'on en fasse ! Si-don, cette cravache te carressera les reins, et ce disant, il lui en cingla un coup sur le dos, selon la noble coutume des officiers allemands à Pé-gard de leurs soldats. Non je me trompe, de leurs seif ! Le vieux domestique sortit en poussant un cri de douleur, tandis que les allemands riaient à se tordre de cette charmante scène de moeurs allemandes.

Eco.

(La suite au prochain numéro.)

BALIVERNES.

Jaques Ier ne manquait pas d'esprit. Un jour on lui souhaitait, dans une harangue officielle, de régner aussi longtemps que brilleraient le soleil, la lune et les étoiles.

— Dans ce cas, répondit-il gaiement non fils sera obligé de régner à la chandelle !

Il y a à l'exposition de Paris un parapluie qui se releve tout seul dès que la pluie a cessé.

Mais vous me direz, comment fait-on pour sortir de là dessous ?

La chose est bien simple, vous attendez que la pluie reprenne et alors il s'ouvre de lui-même

Alexandre Dumas fils dînait à Mar-seilles chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit Pamphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez ? honorez donc, s'il vous plaît mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontier, répondit le poète.

— Et, tirant un crayon il écrivit sous les yeux de son hôte, qui le suivit du regard :

Depuis que le docteur Gistal.
Soigne des familles entières.

On a démolit l'hôpital.....

— Flatter dit le docteur et l'inter-rompant.

Mais Dumas ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

A. Touche tout demandait des ren-seignements sur l'acide ozotique, Ro-berth Brignot répondit : c'est un corro-lant.....

Briallet bondit sur sa chaise et....

— Je croyais qu'on n'en avait qu'aux pieds !

Un jeune Allemand, employé des télégraphes, contraint de s'éloigner un instant de son bureau, chargea sa femme de ménage, en train de nettoyer la chambre de le prévenir dès que l'appareil donnerait le signal d'appel.

Lorsque quelques instant après l'em-ployé revint, quel ne fut pas son éton-nement de voir cette femme en train de parler toute seule à haute voix : Quelle en était la raison ? Chaque fois que le télégraphe marchait, la bonne femme criait à tue-tête à l'appareille :

— Mon maître vient tout de suite.

— Qu'esqu' vous faites donc là ? de-manda l'employé étonné.

Il faut que cet être soit sourd, ré-pond la servante indignée, je lui ai dit au moins dix foisque vous alliez venir tout de suite, mais il ne cesse pas de marcher.

— Il y a quelque temps Mme. D., demeurant dans la 26ème rue, se pré-senta chez le Dr. John Clark et se fit mettre un ratelier artificiel, qu'elle promit de payer au bout de quelques jours. Le dentiste envoya plusieurs fois chez elle, pour toucher le montant qui lui était dû, mais sans succès à se faire payer.

Dans la journée de mercredi, il alla voir lui-même sa cliente, demanda à examiner ses dents et lui enleva dex-trement le ratelier. Les amis de cette dame se proposent, dit-on, de porter plainte en vol contre le dentiste. M. Clark prétend toutefois qu'il n'a fait que reprendre ce qui lui appartenait.

Lorsque je suis en scène, com-bien me donneriez vous ? demandit une a-trice de moyen-âge ; c'est-à-dire d'un âge moyen, à plusieurs personnes qui se trouvaient réunies dans son sal-lon. — Je vous donnerait dix-huit ans, d'une première personne. — Vingt-sept ans, répondit une seconde. — Et vous monsieur Alfred X, combien me donne-riez-vous ? — Moi, mademoiselle, je ne vous donnerais pas seulement 15 centimes. La question ne fut pas posée plus avant.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frères, libraire, rue St Joseph, St. Roch ; chez M. Bédard tabacaliste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Crémazie, libraire, rue Buade, Haute-Ville ; chez M. J. S. Gauvreau, libraire, 19 Rue St. Pierre et No. 26 marché Finlan, Basse Ville ; chez M. Lacroix, tabacaliste rue St. Valier, St. Sauveur ; M. Trudel, No. 16, Côte du Passage Lévis.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDUC, EPICIER,

Rue St Valier, St. Sauveur.

(Près de la bâtisse des Chars Urbains)



PORC !! PORC !!!

LARD FRAIS,

LARD SALÉ,

JAMBON,

SAUCISSES,

SAINDOEN,

BEURRE,

ŒUFS, ETC.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE desire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son écart No. 3

HALLE JACQUES-GABRIEL

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer por-ter les effets achetés chez lui à domicile. St. Roch, 27 avril 1878.

P. LAROSE et Cie.

Éditeurs-Propriétaires:

Rue de l'Ange-de-Dieu, au Bureau de Poste, No. 5, St. Sauveur.